

Nous sommes, du reste, en mesure de mettre en regard de ce conte du Maronite Hanna divers contes qui présentent, dans la forme primitive, un récit que les conteurs arabes, dont cet Oriental a été l'écho auprès de Galland, ont très évidemment remanié.

Voyons d'abord l'introduction.

## CHAPITRE II

### NOUROUNNIHAR

Reinhold Köhler a dit quelque part (*Kleinere Schriften*, p. 61) que l'introduction du conte de *Pari-Banou*, c'est-à-dire l'histoire des trois princes et de leur cousine Nourounnihar, est « devenue », dans certains contes européens, « un conte formant un tout à lui seul » (*zu einem vollständigen Märchen geworden*). C'est là, chez un folkloriste toujours si exact, une erreur complète. L'histoire de *Nourounnihar* est, en réalité, — on va le voir, — un petit conte ayant son existence individuelle et qui a été rattaché, assez ingénieusement, du reste, au conte proprement dit de *Pari-Banou*.

Sans vouloir étudier à fond ce petit conte, nous tirerons du dossier concernant la famille de contes à laquelle il appartient, quelques documents qui nous paraissent intéressants.

\*  
\* \*

Tout contre l'Inde proprement dite, chez des populations parlant le *bélotchi*, la langue du Béloutchistan, et habitant la contrée montagneuse à l'ouest de la vallée de l'Indus et les plaines de cette même vallée que l'on connaît sous le nom de Deradjât (actuellement rattachées à la province indienne du Penjab), un fonctionnaire anglais, M. Longworth Dames, a recueilli, entre autres, un conte qui présente une forme complète du conte de *Nourounnihar* (1).

Dans ce conte bélotchi, certainement importé des régions purement indiennes, les trois jeunes gens (qui ne sont pas des princes) ont perdu leur père, et c'est leur oncle qui leur dit à quelles conditions il donnera à celui d'entre eux qui les exécutera, la main de sa fille. Les trois objets qu'achètent les prétendants sont une petite

(1) *Folk-Lore*, juin 1893, p. 205. — Voir pour la région où ces contes ont été recueillis, la même revue (septembre 1902, p. 252).

boule (*bead*) qui donne à l'eau dans laquelle on la lave, la vertu de rendre la vie aux morts ; un « lit volant » et enfin un *miroir*, dans lequel on voit tout ce qui se passe à des centaines de lieues (ce qui par parenthèse est bien plus primitif que le télescope du conte arabe). C'est dans ce miroir que celui des frères qui en a fait l'acquisition, voit « la fille de l'oncle » au moment « où on l'emporte pour l'enterrer ».

Dans ce même conte indien, l'oncle renvoie les jeunes gens au roi, pour qu'il décide lequel des trois devra épouser la jeune fille.

Le roi dit : « Conformément à la loi, je la donne à celui qui l'a vue le premier [morte], pendant que les femmes étaient en train de la laver ; car il l'a vue sans vêtements, et elle serait embarrassée en sa présence. » Et ainsi il la marie à celui des frères qui l'a vue dans son miroir.

Cette singulière décision, que nous enregistrons à la frontière occidentale de l'Inde, se retrouve, tout à fait analogue, à l'orient de la péninsule indienne, dans ces pays d'Indo-Chine dont toute la littérature est une importation de l'Inde, au Siam, au Laos, au Cambodge (1). Là aussi, ce qui motive le jugement rendu par un roi, — encore par un roi, — dans un débat où plusieurs prétendants se disputent la main d'une jeune fille que leur action commune a sauvée de la mort, ce n'est pas l'importance relative du service rendu ; ce sont des raisons de *décorum*. Tombée dans la mer, après diverses péripéties, et noyée, la jeune fille est repêchée par l'un des jeunes gens, puis elle est ressuscitée par un autre. Et le roi adjuge la jeune fille au « plongeur » qui, en la retirant de l'eau, « l'a tenue entre ses bras ».

Bien que nous ne fassions qu'effleurer ce sujet, nous croyons devoir résumer brièvement, dans une note ci-dessous, cette forme particulière du thème général de *la Jeune fille sauvée et ses prétendants* (2). On remarquera que là ce ne sont pas des *objets* merveil-

(1) Ad. Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder* (Lena, 1873), p. 265-267. — Adhémar Leclère, *Contes laotiens et Contes cambodgiens* (Paris, 1903), p. 87, et *Cambodge. Contes et Legendes* (Paris, 1895), p. 161. — E. Aymonier, *Textes khmers* (Saïgon, 1878), p. 44.

(2) Voici le résumé de ce conte indien d'après la version du Cambodge, publiée par M. Aymonier : Quatre hommes ont reçu les leçons d'un sage brahmane à Tak-sila « la grande ville » (la ville savante des *Djâtakas* bouddhiques, dans le nord de l'Inde). L'un a étudié l'astrologie ; un autre la science des armes, le tir à l'arc ; le troisième, l'art de plonger et de marcher dans l'eau ; le dernier, l'art de ressusciter les morts. Un jour qu'ils sont ensemble au bord de la mer, l'astrologue annonce que bientôt ils verront un aigle emporter dans son bec la fille du roi de Bénarès. L'oiseau est guetté et abattu par l'archer : il tombe avec la princesse

leux, achetés par les prétendants, qui jouent un rôle dans la résurrection de la princesse ; ce sont des *talents* extraordinaires acquis par eux à l'école d'un grand brahmane. Il nous paraît très probable que le conte de *Nourounihar* était primitivement de ce type, et l'on verra plus loin, que nous avons eu la chance d'en trouver un tel spécimen.

\*  
\* \*

Nous rapprocherons de *Nourounihar* divers contes recueillis en Europe et en Afrique.

Un conte portugais (1), a, comme le conte bélotchi, le *miroir* et non ce trop moderne télescope (les deux autres objets sont le tapis volant et une chandelle que l'on met dans la main des morts pour leur rendre la vie) ; mais aucune décision n'est rendue dans le débat entre les trois princes. « Vous avez tous les trois un droit égal, dit la jeune fille ; mais, comme je ne puis avoir trois maris à la fois, je n'épouserai aucun de vous. » Et elle s'enferme dans une tour. Les trois princes, désappointés, en font autant.

Le miroir est aussi un des trois objets merveilleux dans un conte espagnol (2), avec un coffre volant et un baume qui, mis dans la bouche d'un mort, le ressuscite. Mais l'ensemble du conte a pris une allure humoristique et satirique. La jeune fille aux trois prétendants est « volontaire et entêtée » : quand son père lui dit de choisir entre trois jeunes gens qui la demandent en mariage, elle répond obstinément : « Tous les trois. » Le « pauvre père » transmet cette réponse, en ajoutant que, « comme cela n'est pas possible, sa fille sera pour celui qui rapportera de voyage l'objet le plus précieux et le plus rare ». Finalement, quand, grâce au miroir, au coffre et au baume, la vie est rendue à la jeune fille, la première parole que prononce l'entêtée, c'est : « Eh bien ! voyez-vous, père, comme il les fallait tous les trois ? » Et le conte s'arrête là-dessus.

au milieu de la mer. Le plongeur repêche la princesse et l'apporte inanimée sur le rivage, où elle est ressuscitée par le quatrième des compagnons. Lequel des quatre épousera la princesse ? — Le roi formule ainsi son jugement : « L'astrologue sera son *gourou* (précepteur spirituel) ; l'archer lui servira de père ; celui qui l'a ressuscitée sera considéré comme sa mère. Quant à celui qui l'a retirée de l'eau et tenue dans ses bras, il sera son mari. »

1. Consigliéri Pedroso, *Portuguese Folk Tales* (Londres, 1882), n° 23.

2. Fernán Cidaller, *Cuentos, Oraciones, Adivinas...* (1878, t. 40 de la *Colección de autores españoles*, de la librairie Brockhaus à Leipzig, p. 20.

Le télescope reparait, non pas seulement dans deux ou trois contes, dérivant plus ou moins probablement du livre de Galland, mais dans un conte grec d'Épire (Hahn, n° 47), qui en est certainement indépendant. Ce conte, en effet, bien qu'il ressemble beaucoup à la variante qui, dans le récit du Maronite d'Alep, s'est unie au thème de *Pari-Banou*, a un dénouement excluant toute idée d'emprunt au livre. Le roi, pour mettre fin au débat, déclare qu'aucun de ses trois fils n'aura la jeune fille (laquelle, ici, n'est pas sa nièce, comme dans Galland), mais qu'il la prendra lui-même pour femme.

Les Souahili de l'île africaine de Zanzibar, — lesquels tiennent leurs contes des Arabes, — terminent un conte, également du type de *Nourounihar*, par une altération évidente d'un dénouement analogue à celui du conte grec (1) :

Les trois objets merveilleux, miroir, natte (remplaçant le tapis), flacon d'odeur, ayant joué chacun son rôle dans la résurrection de la jeune fille, les trois frères disent à celle-ci de choisir elle-même entre eux. Elle choisit *le père*, « pour que, dit-elle, ils puissent tous les trois l'appeler *maman* »(!!!).

Baroque déjà, cette fin devient tout à fait absurde chez des Nègres de l'Afrique orientale, les Ba-Ronga, où, pour son malheur, le conte est venu échouer (2). Là les trois frères, possesseurs du miroir, du panier volant et de la poudre qui ressuscite, sont les fils d'un « homme blanc » (ce qui est une marque d'importation en pays noir). Le jugement est rendu par un vieillard : « Tous, vous avez bien mérité ; et maintenant, au premier, [c'est-à-dire la jeune fille sera au premier] qui aura dit : *Maman* (!!!...) »... Et c'est tout.

Ce même jugement, — mais non estropié, — termine, dans le *Pentamerone* de Basile, déjà tant de fois cité, un conte (n° 47) appartenant au groupe dont nous avons donné un spécimen dans une note du présent chapitre. Les cinq frères, sauveurs de la fille d'un roi, font valoir devant celui-ci leurs droits respectifs à la main de la princesse. Le roi finit par l'accorder *au père des jeunes gens*, lequel, leur ayant donné la vie, est l'auteur principal de la délivrance de la princesse... L'attendu de ce jugement est-il une facétie du facétieux Basile ? Ce n'est pas impossible ; mais certainement l'attribution de la jeune fille au père de ses sauveurs n'est pas une in-

(1) C. Velten, *Märchen und Erzählungen der Suaheli* (Stuttgart, 1898), p. 71.

(2) H. A. Junod, *Les Chants et les Contes des Ba-Ronga de la baie de Delagoa* (Lausanne, s. d.), p. 304.

vention de l'arrangeur napolitain, comme Benfey, en 1858, penchait à le croire, faute des documents aujourd'hui connus (1).

\*  
\* \*

Voici maintenant un conte qui relie tout à fait le groupe de *Nourounihar* au groupe du conte du *Pentamerone*. C'est de chrétiens catholiques, dit Chaldéens, habitant les bords du lac d'Ourmiah (Perse), que provient ce conte en langue néo-syriaque, très altéré, mais instructif quant à la structure générale, laquelle nous paraît refléter la structure primitive (2).

Dans ce conte, comme dans *Nourounihar*, la jeune fille que se disputent trois frères, est leur cousine. Mais leur père ne les envoie pas au loin chercher un objet rare ; il les envoie à l'étranger apprendre un métier.

L'un devient « astronome » ; un autre, ingénieur (*sic*) ; le troisième, médecin. Quand les trois frères se retrouvent à un endroit convenu, l'astronome découvre que la jeune fille est malade à mourir ; l'ingénieur indique exactement combien de journées de marche les séparent d'elle (dans la forme primitive, il devait fabriquer un véhicule extraordinaire, pouvant les faire arriver à temps auprès de la jeune fille) ; le médecin « se met en route » et la guérit.

Les parents et amis, consultés, décident ainsi : « Le médecin qui a donné le remède, qu'il se fasse payer. L'ingénieur qui a indiqué exactement la distance, qu'il prenne son salaire. Mais l'astronome a prédit que, si le médecin n'arrive pas à une minute près, la jeune fille mourra ; donc, c'est lui qui a sauvé la vie de la demoiselle, et il convient de la lui accorder. »

Dans ce conte syriaque, malgré de nombreuses altérations et modernisation, la forme particulière du thème apparaît bien clairement : les prétendants sauvent la jeune fille en mettant en action leurs *talents personnels* et non point *des objets acquis à prix d'argent*. Et, nous l'avons dit plus haut, il y a une grande probabilité que cette forme du thème soit plus ancienne que celle qu'il a prise dans *Nourounihar* et dans les contes similaires, seuls connus avant la découverte du conte syriaque.

(1) Page 119 de la reproduction d'un article de *l'Ausland*, dans les *Kleinere Schriften zur Märchenforschung von Theodor Benfey* (Berlin, 1894).

(2) F. Macler, *Quatre contes chaldéens* (*Revue des Traditions populaires*, 1908, p. 329).